

**Compte rendu de l'ouvrage : Pierre Grémion, Françoise Piotet (Eds.),
Georges Friedmann, un sociologue dans le siècle 1902–1977, CNRS
Éditions, coll. « CNRS-Sociologie », Paris, 2004, (186 p.)**

À l'occasion du centenaire de la naissance de Georges Friedmann (1902–1977) et seize ans après le colloque organisé à Bruxelles, dont les actes ne furent jamais publiés, Pierre Grémion et Françoise Piotet ont organisé en son honneur une journée d'étude le 7 juin 2002 à l'École normale supérieure, dont G. Friedmann fut l'élève. Le présent ouvrage reprend les contributions à cette manifestation complétées par un article de F. Piotet.

L'ouvrage est organisé en trois volets : le premier éclaire le parcours idéologique de G. Friedmann, le second présente des lectures de ses ouvrages par des sociologues contemporains, le troisième est composé de témoignages de quelques-uns de ses plus illustres disciples. Ce plan rend bien compte du projet d'un travail kaléidoscopique mêlant les genres, les points de vue et les générations. Il est toutefois un peu problématique par les répétitions qu'il induit mais aussi par les zones d'ombre qu'il laisse : en effet, la première partie porte sur la période 1920–1950, comme si le positionnement idéologique de G. Friedmann n'avait plus varié ensuite, et la seconde sur son œuvre d'après-guerre, comme s'il n'avait rien publié auparavant. À cet égard, ce livre doit plus être considéré comme un fort utile dossier que comme une étude définitive. Il a été nourri par l'ouverture d'archives publiques, notamment soviétiques, ou privées : lettres et documents communiqués par la famille et les proches. Signalons notamment l'insertion de deux témoignages inédits de G. Friedmann datés de 1941 et 1946 ainsi que d'une lettre de G. Friedmann adressée à Jean-René Tréanton, où ce dernier se fait tancer pour ses coupes dans le texte d'introduction au *Traité de sociologie du travail* — lettre dont la lecture impertinente par J.-R. Tréanton constitua d'ailleurs un moment fort du colloque.

La première série de contributions présente l'itinéraire de G. Friedmann, des années 1920 (Daniel Lindenberg) aux années 1940 (Nicole Racine), en passant par les voyages en URSS des années 1930 (Rachel Mazuy) et les années de résistance toulousaines (Jean-Pierre Almaric). Ces différentes contributions analysent notamment les rapports tumultueux et torturés entretenus par G. Friedmann avec le Parti communiste : participation dès le milieu des années 1920 aux revues des jeunes intellectuels marxistes, prise de distance en 1938–1939 après la réception critique par les intellectuels communistes autorisés de *De la sainte Russie à l'URSS* et surtout le pacte germano-soviétique, puis après-guerre, nouveau rapprochement provisoire, cette fois-ci distancié. Signalons la communication particulièrement riche de N. Racine. On peut regretter en revanche que R. Mazuy minimise les allégeances prosoviétiques de G. Friedmann, qui le conduisent en 1938 à prendre vivement à partie André Gide. Plus généralement on peut se demander pourquoi l'approche historique de G. Friedmann se limite à la première partie de son existence et se focalise sur ses

rapports avec le communisme. On ne trouvera rien sur la production romanesque du jeune Friedmann, ni sur ses nombreuses contributions à Europe, comme ses étonnantes lettres de voyages en Italie fasciste. On ne trouvera rien non plus sur sa collaboration avec les historiens des Annales, ni sur son travail au Centre de documentation sociale de Célestin Bouglé où il côtoya Raymond Aron, Jean Stoezel ou Marcel Déat...

La seconde partie de l'ouvrage est, pour le lecteur sociologue du travail, la plus décevante. Il manque, au regard de la première partie du livre, un retour critique sur l'œuvre qui montrerait comment l'histoire idéologique de G. Friedmann éclaire ses orientations scientifiques et leurs évolutions. Mais surtout, l'ouvrage accorde finalement peu de place à la question du travail. En effet, outre le *Traité de sociologie du travail* codirigé par G. Friedmann et Pierre Naville présenté par F. Piotet, trois ouvrages ont été retenus pour analyse : *Leibniz et Spinoza* (Jacques Lautmann), *La fin du peuple juif* (Shmuel Trigano) et *La puissance et la sagesse* (Denis Segrestin). Il est dommage que le livre « pivot », pour reprendre la formule d'Alain Touraine, qu'est *Problèmes humains du machinisme industriel* (1946) n'ait pas fait l'objet d'un compte rendu circonstancié et que soient passés sous silence les deux ouvrages d'avant-guerre : *Problèmes du machinisme en URSS et dans les pays capitalistes* (1934) et surtout *La crise du progrès* (1936). Seuls deux articles sont consacrés à la sociologie du travail : celui de Pierre Desmarez sur la réception de l'œuvre de G. Friedmann par les sociologues américains et celui de F. Piotet dont on peut regretter qu'il se contente de présenter le *Traité*, en laissant de côté l'histoire complexe de son élaboration. Si G. Friedmann n'a en effet finalement joué qu'un rôle limité dans l'écriture de cet ouvrage, celle-ci se réalisa dans un contexte de tension entre ses deux codirecteurs que rappelle F. Piotet. Mais peut-être le temps de l'histoire n'est-il pas encore venu sur cette rivalité intellectuelle entre G. Friedmann et P. Naville, qui a si fortement marqué l'histoire de la sociologie du travail française ? Signalons pour finir que rien n'est dit sur deux autres thèmes importants de la sociologie de G. Friedmann : la ruralité et les moyens de communication de masse.

Les témoignages de la troisième partie éclairent les contributions précédentes. Edgar Morin propose un riche portrait croisé de lui-même et de son aîné avec qui il a tant partagé : la résistance toulousaine, le communisme, la réflexion sur la question juive... C'est plus le « mandarin » qui apparaît dans les autres contributions, dans celle d'Henri Mendras, qui évoque son embauche comme « nègre » ou celle de J.-R. Tréanton déjà citée. Dans un registre moins personnel, Jean-Daniel Reynaud et A. Touraine témoignent de l'influence intellectuelle exercée par G. Friedmann. Tous soulignent l'importance du rôle institutionnel qu'il joua dans cette période de refondation de la sociologie française, sa capacité à mobiliser une équipe de jeunes chercheurs, « sorte de réseau personnel qui fonctionnait en dehors de toute institution ou à travers des institutions diverses » (Mendras), sa valorisation de la démarche empirique par les nombreuses recherches qu'il suscita...

P. Grémion et F. Piotet souhaitent rouvrir le « dossier Friedmann ». Le dossier, déjà riche, n'est pourtant encore qu'entrouvert. On ne peut donc que partager leurs vœux que d'autres recherches poursuivent le présent travail et qu'un fonds d'archives soit constitué à cet effet.

Gwenaële Rot
François Vatin